

Biscuit sec et fureur

Chiffrage des offenses d'Yves Boisvert, Montréal, l'Hexagone, 1987, 80 p.

Metropolis Opéra de Joël Des Rosiers, Montréal, Triptyque / La Vague à l'âme, 1987, 91p.

Montréal brûle-t-elle? d'Hélène Monette, Trois-Rivières, les Écrits des Forges, 1987, 81p.

Robert Yergeau

Numéro 48, hiver 1987–1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39182ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Yergeau, R. (1987). Compte rendu de [Biscuit sec et fureur / *Chiffrage des offenses* d'Yves Boisvert, Montréal, l'Hexagone, 1987, 80 p. / *Metropolis Opéra* de Joël Des Rosiers, Montréal, Triptyque / La Vague à l'âme, 1987, 91p. / *Montréal brûle-t-elle?* d'Hélène Monette, Trois-Rivières, les Écrits des Forges, 1987, 81p.] *Lettres québécoises*, (48), 33–33.



BISCUIT SEC ET FUREUR

Chiffrage des offenses d'Yves Boisvert, Montréal, l'Hexagone, 1987, 80 p.

Métropolis Opéra de Joël Des Rosiers, Montréal, Triptyque / La Vague à l'âme, 1987, 91 p.

Montréal brûle-t-elle? d'Hélène Monette, Trois-Rivières, les Écrits des Forges, 1987, 81 p.

La poésie d'Yves Boisvert fuse, étonnée, étonnante; les mots saisissent le quotidien à bras-le-corps pour en débusquer le sens, et, surtout, pour le contester. Boisvert laisse à d'autres le minimalisme, le biscuit sec, les chambres closes, les vers exsangues, décharnés, les plaquettes souffreteuses qui font entendre leur dernier rôle dans les mains du lecteur.

Dans *Chiffrage des offenses*, son plus récent recueil et le premier à paraître à l'Hexagone, Boisvert s'élève «contre l'incendie généralisée du monde»; de lieu en lieu, il promène son indignation, sa lucidité, son désarroi, sa mélancolie. Il le fait par l'entremise d'un langage qui, à l'inverse des expressions ramassées et de la concision, se déploie en des poèmes où dominent représentations métaphoriques et parcours descriptifs. Le recueil vaut, avant tout, pour le rythme d'ensemble, volontiers nerveux, tendu, fébrile. Parfois, les images tournent court, certaines «offenses» sont — trop! — platement énoncées, la trivialité, sous des dehors de vérités profondes, s'affiche. Mais passons outre, puisque *Chiffrage des offenses* réussit à charrier passions, déchirures et invectives sur fond d'époque actuelle. C'est dire que l'existence y côtoie une conscience, et que celle-ci balise et domine celle-là.

Avec *Métropolis Opéra*, Joël Des Rosiers publie, sauf erreur, son premier recueil; il prend prétexte de son «luminaire» (sic) pour nous éclairer(!) quant à son parti pris langagier. Ainsi, nous avons droit à «l'effet d'ex'île» et à ceci: «Caisse? voire payer la dime de la diaprure des mots: un vers n'a jamais cassé d'os quand l'alphabet s'enflamme au culte de la vérité». Je veux bien, mais à trop s'enflammer, gare au pompiérisme! Heureusement, ce feu ardent n'embrase,

règle générale, que le «luminaire». Certes, au fil des poèmes, nous nous avisons d'un «je thème» ou d'un «do du poème doux», mais, dans l'ensemble, les poèmes sont épargnés.

De fait, *Métropolis Opéra* nous révèle un poète extrêmement attentif aux effets de langage. L'utilisation de plusieurs procédés littéraires (allitération, paronomase, translation, parataxe, inversion, ellipse) contribue à mettre en place un dispositif syntaxique qui n'asphyxie presque jamais les poèmes, ne les garrotte pas, ne constitue pas un empêchement à leur pleine réalisation, mais, au contraire, leur permet d'étendre leur richesse rythmique et sémantique.



La mémoire («mémoire du siècle en allée», «le destin de la mémoire», «la mémoire vrillée de tant de flétrissures», «l'amère mémoire», «au fronton du rêve et de la mémoire»), l'amour et la ville («ville blanche», «ville de vastitude comme de désertitude / théâtre des fêtes du simulacre») façonnent cette ville réelle et mythique qu'est Métropolis. Il y a lieu de noter aussi les isotopies de l'écriture et de l'eau; parfois, même, elles se confondent: «voyelle de larmes / une prose pour vivre à la source pérenne». Ces isotopies participent de «l'effet d'ex'île» qu'annonçait le «luminaire». Île, presque île, exil au coeur de Métropolis, «ce lieu hors de tout lieu».

Métropolis Opéra fait entendre une «fanfare pour un homme d'extase», «en deuil de la beauté du monde». Ce recueil porte à notre attention un poète dont la maîtrise langagière est nettement supérieure à celle de la plupart des poètes débutants.

Hélène Monette affiche une robuste santé poétique dans son premier recueil, *Montréal brûle-t-elle?* Directe, drue, à ras du quotidien, sa poésie hargneuse pétarade, mitraille les apparences, naît «dans le chaos des sensations unanimes»; ses poèmes ne sont pas muselés par un langage sage, aux effets convenus; ils explosent dans tous les sens, charrient pêle-mêle dénonciation, rage et fureur. «On danse comme des enfants cruels / sur des proies déchiquetées», écrit-elle. Cette charge culmine dans la suite éponyme qui clôt le recueil; Monette y dénonce les tranquilles certitudes de l'existence, avec des accents qui rappellent, toute proportion gardée, le Chamberland de *L'Inavouable*.

Certes, la plupart des poèmes de ce recueil frôlent la catastrophe formelle; leur assise syntaxique est, souvent, précaire; leur charge métaphorique (et, parfois, allégorique, comme en témoigne la suite intitulée «La Colonie»), très maladroite. Malgré tout, la poésie d'Hélène Monette atteint sa cible, ne fût-ce que péniblement. Et la fureur de l'auteure ne peut que nous toucher, puisqu'«elle [...] pousse un cri / à en faire craquer la ville». □